

La seconde ligne n'était qu'un chaos; ici des têtes séparées du corps grimaçaient, affreuses; là des jambes sanguinolentes gisant seules. Le canon avait tout détruit, hommes et choses, tout comme si le feu du ciel avait passé par là.

Au moment de nous élaner de nouveau, une mitrailleuse allemande dissimulée en troisième ligne coucha plusieurs des nôtres; j'étais du nombre et je m'affaissais près d'une cahute écroulée. Les premiers instants d'impression pénible qui suit toutes les blessures, passés, je regardai devant moi. Deux soldats gisaient touchés à mort; l'un un Allemand, un Bavarois, blond et paraissant jeune, se trouvait le ventre ouvert près d'un Français qui, lui, avec une plaie béante au côté, et de plus, un trou à la tête, paraissait jeune aussi. Tous deux souffraient, tous deux pâlissaient par gradation: et mes yeux ne les quittaient point, énérvé, de mon impuissance de ne pouvoir me trouver auprès du Français pour lui porter secours et adoucir sa mort. Et, tandis que mon esprit s'abîmait dans ces sentiments de charité, je vis un faible mouvement du Français, qui, avec effort, glissait sa main sous la capote où l'on voyait, aux plis, qu'il cherchait quelque chose dissimulé sur sa poitrine. Il la retira munie d'un petit crucifix d'argent qu'il porta à ses lèvres, puis d'une voix faible, mais encore ferme, il pria: *Ave Maria, gratia plena*... Alors, moi qui l'observais, touché, je vis une autre chose, j'eus un autre sentiment qui finit de m'émouvoir jusqu'aux larmes. L'Allemand qui jusqu'alors, n'avait donné signe de vie que par une respiration rapide et saccadée, ouvrit des yeux bleus presque vitrés, tourna sa tête du côté du Français et, le regardant sans haine, presque avec amour, poursuivit en latin: *Sancta Maria*... Le Français à son tour dirigea son regard qui révélait une certaine surprise sur son compagnon. Les yeux se rencontrèrent,